

CIMON, BERNARD. *Ernest Gagnon et l'âme du Canada français* avec la collaboration de MADELEINE GAGNON. Québec, Presses de l'Université Laval, « Les Archives de folklore » 35, 2023, 385 p. ISBN 978-2-7663-0109-6

Bertrand Bergeron

Volume 22, 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1114187ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1114187ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2024). Compte rendu de [CIMON, BERNARD. *Ernest Gagnon et l'âme du Canada français* avec la collaboration de MADELEINE GAGNON. Québec, Presses de l'Université Laval, « Les Archives de folklore » 35, 2023, 385 p. ISBN 978-2-7663-0109-6]. *Rabaska*, 22, 312–316.
<https://doi.org/10.7202/1114187ar>

Jean-François Blanchette conclut son œuvre avec optimisme et prouve que la sculpture sur bois est encore bien vivante à Saint-Jean-Port-Joli. En témoigne l'exposition *Empreintes d'un territoire* en 2019, laquelle réunissait 70 artistes qui avaient eu l'occasion de sculpter ou de façonner un bâton de marche. L'auteur a eu la bonne idée de publier les photographies de ces artistes avec leurs œuvres.

Dans cette œuvre magistrale, Jean-François Blanchette a non seulement voulu faire connaître le parcours des Trois Béréts, mais aussi celui de plusieurs autres sculpteurs qui ont suivi leurs traces. L'œuvre se base sur une recherche documentaire très approfondie. Les nombreux témoignages que l'on y trouve nous rapprochent de la vie quotidienne de ces sculpteurs. Je tiens par ailleurs à souligner l'excellence du travail de l'édition et la qualité des photographies ayant servi à illustrer cet essai de Jean-François Blanchette.

YVES HÉBERT

Historien, Lévis

CIMON, BERNARD. *Ernest Gagnon et l'âme du Canada français* avec la collaboration de MADELEINE GAGNON. Québec, Presses de l'Université Laval, « Les Archives de folklore » 35, 2023, 385 p. ISBN 978-2-7663-0109-6.

De leur passage à l'École normale de Chicoutimi où elles obtinrent leur brevet d'enseignement, deux des quatre sœurs de ma mère ramenèrent quelques albums de *La Bonne Chanson* de l'abbé Charles-Émile Gadbois. Ils matérialisèrent de manière tangible leur accès à un niveau de culture toute nourrie, paradoxalement et pour une large part, de leur milieu d'appartenance. Ces albums finirent leur carrière à la maison dans je ne sais quelles circonstances, et je pris plaisir à les feuilleter, fredonnant des chansons que je ne connaissais alors que de vive voix ou par la radio. Je trouvais de l'élégance dans la présentation, le frontispice de chaque pièce illustrant le propos dans un style naïf et bon enfant digne de l'imagerie d'Épinal. Suivait la notation musicale pour qui savait lire la musique. Je ne savais pas encore. Beaucoup de chansons m'étaient connues de source orale. J'en découvris d'autres, ainsi que plusieurs auteurs emblématiques, en particulier Albert Larieu dont *La Vieille Église* au propos nostalgique préfigurait ce qui se passe aujourd'hui. Me plaisait surtout l'air martial de *C'est le réveil de la nature* d'Oscar O'Brien sur des paroles d'Alfred Desrochers qui servait d'indicatif musical au *Réveil rural* que j'écoutais religieusement et qui sera diffusé à la radio de 1939 à 1967. C'étaient des morceaux choisis, de ceux qui avaient subi l'épreuve de l'expurgation. L'abbé Gadbois se livrait à un véritable travail d'ingénierie

sociale qui n'avouait pas encore son nom faute de n'en avoir pas. Était promue une certaine pureté morale qui ne pouvait s'épanouir qu'au sein d'une collectivité agricole où chacun assistait au spectacle d'un Dieu récompensant les bons et châtiant les méchants, un univers auroral qui précède le *Livre de Job* dans lequel on apprend que Dieu éprouve plutôt ceux qu'Il aime. Il y aurait une recherche à faire sur ces albums afin d'en analyser l'idéologie plus naïve et limpide qu'il n'y paraît.

Je ne pense pas qu'Ernest Gagnon aurait désavoué les compilations de l'abbé Gadbois en raison de l'esprit qui a présidé à leur sélection. D'ailleurs, signe de connivence par-delà les décennies, ne trouve-t-on pas, dans le cinquième album, *Les Soirées de Québec* (p. 210) qui ont enchanté Thérèse Bentzon dans l'une des réceptions données par l'auteur qui les lui chanta avec ses deux filles ? Elle les mentionne avec enthousiasme dans ses *Notes de voyage, Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre*, que reproduit Bernard Cimon (p. 278) : « Tandis que j'évoque avec un souvenir reconnaissant et doux "cette soirée de Québec", il me semble entendre encore le chœur à trois voix qui fut chanté par l'auteur et par ses filles, très bonnes musiciennes, mais sans plus de prétention d'ailleurs que n'en doivent avoir les rossignols [...]. J'étais alors en France », ajoute-t-elle comme un cri du cœur corroboré par le constat d'Alexis de Tocqueville : « [...] la vieille France est au Canada ; la nouvelle est chez nous » (p. 117). Comme renversement de perspective, on ne peut trouver mieux. Des témoignages aussi spontanés et sincères ne doivent pas faire illusion et nous faire oublier que ces visiteurs français évoquaient la France monarchique et catholique et non la France laïque et républicaine. À l'époque où vivait Gagnon, le Canada français était considéré comme le conservatoire d'une mère patrie nostalgique et repentante d'avoir failli en Amérique, une France où la noblesse recevait à son jour dédié. Ernest Gagnon avait le sien : le vendredi.

Dans sa biographie, Bernard Cimon trace le portrait d'un homme engagé dans son siècle, d'un intellectuel qui ne fuit pas les controverses, les provoquant parfois au point de se faire des ennemis durables, d'un citoyen qui aime débattre sur la place publique à travers les journaux sympathiques à ses idées. Il faut savoir gré à l'auteur de nous avoir immergés dans la vie politique, sociale et culturelle de Québec, ébarbant au passage certains préjugés qui perdurent malheureusement. Non, Montréal n'a pas toujours été la métropole culturelle du Québec, et non les XIX^e et XX^e siècles ne furent pas cette Grande Noirceur décriés par des intellectuels plagiant ainsi le mépris entretenu par une certaine intelligentsia européenne vis-à-vis un Moyen Âge fantasmé. S'il est bon, pour reprendre une formule de Pascal, d'appeler parfois la ville de Québec, Québec, et de l'appeler en d'autres occasions la capitale nationale, il fut une époque, pas si lointaine et pourtant égarée dans les limbes de l'oubli, où Québec était

la métropole de l'Amérique française, et n'en déplaise aux Montréalais, leur ville n'était que la métropole du Québec. Cimon s'y emploie à en faire la défense et l'illustration avec brio et panache. S'y trouvaient, et s'y trouvent encore, le parlement, une université longtemps la seule, une cathédrale, un séminaire, des librairies, de nombreux journaux autour desquels gravitaient une faune de journalistes, d'artistes et de chroniqueurs défendant parfois avec âpreté leurs idées qui se rattachaient à l'un ou l'autre des deux pôles du spectre idéologique de l'époque : le conservatisme et le libéralisme. Les opinions étaient à ce point tranchées que nous eûmes droit à notre version nationale de la querelle des Anciens et des Modernes à travers celle opposant Gagnon et Dessane au sujet du plain-chant. Vaine querelle, dirons-nous, lorsqu'elle est observée de notre côté de la lorgnette, mais à l'époque elle revêtait un caractère existentiel, car il s'y mêlait des considérations sur notre destin en terre d'Amérique et sur notre devoir de pérennité envers le glorieux passé de la Nouvelle-France. Pour mémoire, Québec fut assiégé cinq fois : 1629, 1690, 1759, 1760, 1775. Cet impératif de fidélité de naguère ne saurait trouver meilleure illustration que dans la définition donnée par Maurice Duplessis d'un Canadien français : « un Français amélioré ».

Malgré la petitesse de sa population, la cité n'eut pas moins une vie intellectuelle trépidante et les élites n'étaient pas déconnectées de ce qui se passait outre-Atlantique, surtout depuis 1855 avec la visite de *La Capricieuse*. De nombreuses personnalités allèrent parfaire leur formation en France et en revinrent pour en faire bénéficier leurs concitoyens. Gagnon fut l'un de ces « retours d'Europe ». Énumérer ses diverses activités revient à égrener une véritable titulature : tour à tour ou à la fois, il fut organiste, enseignant, compositeur, chroniqueur, historien, fonctionnaire et folkloriste. Il participa au *Foyer canadien* et, comme on ne prête qu'aux riches, on en fit l'un des instigateurs de la composition de notre hymne national dont il aurait suggéré le premier vers au juge Routhier. Il s'impliqua, de plus, dans diverses associations, en fonda certaines. Il aimait les commémorations et les érections de monuments : celui de Champlain lui laissa un goût amer.

Dans tous les domaines où s'exerça son action, il prôna les valeurs du passé qui permirent de conserver vivante la culture française menacée par l'*Acte d'Union* de 1840, et jamais il ne marchandait son attachement à l'équation unissant la langue et la foi. Convenons qu'à l'époque, la religion protestante du Conquérant était un frein puissant à l'assimilation. Fidèle à ses idées ultramontaines, il s'opposa à l'éducation publique (comprendre laïque) et il défendit ses opinions dans un style ferme, mais modéré, ce qui ne fut pas toujours le cas de ses adversaires, notamment Dessane et La Rue. Sa prise de position énergique et sans compromis en faveur du plain-chant et de son système modal n'est pas étrangère à la genèse de l'œuvre qui assura

sa notoriété : *Les Chansons populaires du Canada*. Il s'en explique dans les deux derniers paragraphes de ses « Remarques générales » à la toute fin de son répertoire : « 1^e Que la tonalité grégorienne, avec ses échelles modales et son rythme propres, n'est pas un reste de barbarie et d'ignorance, mais une des formes infinies de l'art, forme parfaitement rationnelle et éminemment propre à l'expression de sentiments religieux. 2^e Que le peuple de nos campagnes, dont les chants se rapprochent tant de cette tonalité, est bien encore le digne représentant de ces vaillants et pieux enfants de la Bretagne, du Perche et de la Normandie, qui, le fusil d'une main, et de l'autre tenant la charrue, commencèrent, avec tant de courage, les premiers établissements de la Nouvelle-France » (Gagnon, 1880, p. 346). C'est pourquoi il convient d'ajouter à la déjà longue liste de sa titulature celle d'ethnologue ou, comme on disait alors, de folkloriste. Il fut le « premier au Canada français » à occuper cette profession et son livre fut « pendant longtemps la référence » (Jean-Pierre Pichette), ce qui lui vaut le présent honneur de figurer au nombre des *Monuments intellectuels de la Nouvelle-France et du Québec ancien*. Toutefois, Gagnon ne se considérait pas comme un folkloriste. « Ce goût-là ne lui vint qu'après coup, selon le témoignage de sa fille, Blanche. C'était tout simplement pour développer une thèse musicale, tendant à démontrer que ces chants populaires se rapprochaient, en certains points, de la tonalité grégorienne qu'il entreprit sérieusement ce travail » (p. 131). Il ne serait pas faux non plus de situer la démarche de Gagnon dans la droite lignée de celle de La Rue. Comme ce dernier n'était pas musicien, Gagnon pouvait en traiter de manière complémentaire et compétente.

Parues d'abord en six livraisons données en prime aux abonnés du *Foyer canadien* et s'étalant de 1863 à 1867, *Les Chansons populaires du Canada* connurent un tel succès qu'on les réédita huit fois, la dernière en 1955. Les cueillettes de Gagnon préfigurent les pratiques ethnologiques actuelles, ainsi que le confirme Jean-Pierre Pichette : il fut « un des premiers à satisfaire aux exigences de la jeune science du folklore » (*op. cit.*). Gagnon interroge son milieu immédiat, puis étend son enquête le long de la vallée du Saint-Laurent, notant les airs directement, faisant répéter ses informateurs au besoin : « Je note ces chansons telles qu'on me les chante, et pas autrement » (Pichette, *ibid.*). Il a ainsi réuni une centaine de chansons – la table des matières compile 105 entrées –, et chose qui ne devrait pas étonner, un lecteur contemporain est en mesure de reconnaître d'emblée plusieurs airs conservés d'abord par la magie pérenne de la tradition orale et la fixation immuable de l'écriture ensuite.

Demeure un point délicat à traiter : Gagnon est-il le dépositaire de l'âme du Canada français ? Voilà un titre bien lourd à porter pour les épaules d'un seul homme. Bernard Cimon entend-il par là que Gagnon, ayant colligé et mis en valeur le dépôt sacré de « ce compositeur insaisissable qu'on appelle

le peuple » (p. 136) – expression empruntée anonymement à Weckerlin – il en aurait comme saisi et matérialisé l’esprit dans son recueil selon une démarche herdérienne toute romantique qui veut que les traditions d’une nation forment son identité et accompagnent sa destinée tout au long de son histoire ? De ce point de vue, l’association de Gagnon et de l’âme du Canada français n’aurait rien de saugrenue selon une perspective propre au XIX^e siècle. À lui seul Gagnon ne serait pas l’âme de son peuple, mais son révélateur et son recueil : un marqueur identitaire.

Au fil de la lecture, on se rend compte assez rapidement que, si on parle toujours d’Ernest Gagnon, c’est pour deux raisons. D’abord comme homme de son temps qui a su exprimer avec clarté et élégance l’idéologie de son époque à laquelle il adhérait. De ce point de vue, il est la référence d’une période révolue qu’il est bon de connaître pour expliquer la longue marche du peuple canadien-français vers son identité québécoise actuelle. Ensuite, il a fait œuvre de pionnier en suscitant l’intérêt pour nos traditions à travers nos chansons qui en disent plus sur nous que nous le pensons. En cela son action dépasse le cadre étroit de son siècle dont il fut un témoin éclairé.

Quant à son biographe, il a fait une œuvre au style vif et plein d’allant qui sait se jouer de la lourdeur documentaire. Musicien lui-même, il était peut-être le seul capable d’apprécier l’apport original de Gagnon à la musique d’ici. On aurait tort d’oublier la contribution de Madeleine Gagnon qui, se cherchant un collaborateur pour cette entreprise en devint la collaboratrice. Certains ne manqueront pas de déplorer la longueur des citations. Mais c’est en vertu même de ces longueurs qu’on peut saisir le style littéraire de cette époque, son rythme, son phrasé, son argumentaire, sa musicalité scripturaire, sans omettre le caractère instructif des informations collatérales qu’elles apportent. Et pour reprendre un terme qui n’est plus guère en usage de nos jours, cette biographie exhaustive d’Ernest Gagnon peut être considérée comme son tombeau.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

CLÉMENT, DANIEL. *Les Récits de la terre. Les Abénakis*. Québec, Presses de l’Université Laval, « Tradition orale », 2023, 147 p. ISBN 978-2-7663-0205-5.

Le huitième volet des *Récits de la terre*, première série de la collection « Tradition orale », lancée par Daniel Clément, est consacré aux Abénakis, ethnonyme qui signifie « peuple du soleil levant » ou « peuple de l’Est ». Cette communauté fait partie de la grande famille linguistique et culturelle